

**Georges LE RIDER**  
**(1928-2014)**

Pas plus à la fin de sa vie qu'en ses premières années, Georges Le Rider n'aura été épargné par les vicissitudes de l'existence humaine. Mais, dans l'intervalle, quelle succession ininterrompue de réussites, que Georges Le Rider dut en priorité à son intelligence, à sa ténacité, à sa passion de chercheur, à son goût pour l'enseignement, à son sens de l'administration. L'œuvre est à la mesure de ce total engagement : établie dès le début sur les fondements documentaires les plus solides, elle n'a cessé de gagner en ampleur, jusqu'à aboutir à des synthèses historiques de très grande portée.

Né le 27 janvier 1928, dans le Finistère, d'un couple d'instituteurs, notre collègue, en effet, fut presque aussitôt privé de son père, qui mourut des suites d'une asphyxie à l'ypérite subie dans les tranchées de la Grande Guerre. Il perdit sa mère à l'âge de huit ans et fut confié à des membres plus lointains de sa famille. Dans son malheur, il eut cependant la chance d'être rangé au nombre des Pupilles de la Nation, ce qui lui permit d'accéder à un bon lycée de Quimper. Georges Le Rider aimait à rappeler tout ce qu'il devait à l'enseignement d'un maître aimé, le latiniste et helléniste Auguste-Pierre Ségalen, qui non seulement lui enseigna la littérature française et les langues anciennes – la culture historique en un mot ! –, mais le suivit, tel un second père, pendant presque toute son existence. C'est lui qui l'inscrivit en hypokhâgne à Louis-le-Grand dès 1945. Un peu intimidé dans le Paris des lendemains de la Libération, le jeune provincial put très vite se prévaloir d'un premier succès : l'obtention simultanée des deux baccalauréats, scientifique et littéraire, avec la mention la plus élevée pour l'un comme pour l'autre. Si le bachelier s'orienta vers les lettres classiques, ce ne fut donc point par défaut, mais bien dans la conviction que les deux orientations exigeaient la même rigueur intellectuelle. Et cela fut déterminant pour la suite.

Pendant sa période à l'École normale supérieure (1948-1952), Georges Le Rider fit au moins deux découvertes, celle d'une discipline et celle d'un maître. La discipline, c'était l'étude des monnaies grecques, où il ne devait pas tarder à s'illustrer, car la numismatique lui fut révélée, un peu fortuitement, lors d'un cours d'archéologie donné par le professeur Charles Picard (qui contrôlait en ce temps-là l'accès au concours de l'École d'Athènes), avec la présentation du recueil ordonné – alors

tout récemment paru – de ce que l'on appelle familièrement les « poulains de Corinthe », pièces splendides portant au revers une cavale ailée. Le maître, en revanche, c'est ici même et à l'École pratique des hautes études que le jeune normalien le découvrit un peu plus tard en la personne de notre ancien collègue l'épigraphiste Louis Robert, dès alors très soucieux de combiner l'apport des monnaies avec celui des inscriptions, afin de hisser la numismatique au rang de discipline auxiliaire pleinement reconnue de l'histoire de l'Antiquité. La leçon ne fut pas perdue pour Georges Le Rider : pendant les trois années passées à l'École d'Athènes – où il était arrivé avec sa jeune épouse (elle-même agrégée des lettres) au printemps 1953, après un séjour à Rome et en Italie qui leur laissa le souvenir d'une espèce d'initiation aux beautés de l'Art sous toutes ses formes –, il jeta les bases de son étude sur *Les Monnaies crétoises*, qui fut présentée plus tard comme thèse secondaire de son doctorat d'État soutenu en Sorbonne (1965).

La thèse principale, elle, portait sur une région bien différente et une tout autre période de l'histoire ancienne : l'Iran à l'époque hellénistique et romaine. C'est qu'entre-temps le jeune archéologue avait fait une autre rencontre, qui devait être décisive dans son orientation comme aussi pour sa méthode : celle d'Henri Seyrig, alors directeur de l'Institut français de Beyrouth, lui aussi « athénien », certes, mais avant tout spécialiste du Proche-Orient gréco-romain. L'exemple d'abord, l'amitié ensuite, puis le souvenir (après 1973) de ce personnage véritablement hors pair – à qui il put rendre, très récemment encore (2013), un ultime hommage – ont laissé sur l'esprit de Georges Le Rider une marque profonde. C'est guidé par Seyrig, en effet, pendant les trois années qu'il eut le privilège de passer au Liban, en Syrie et en Iran (1955-1957), qu'il put étudier les monnaies trouvées dans les fouilles françaises de Suse, la vieille cité élamite, puis capitale des Achéménides, proche du golfe Persique. Il en tira un livre magistral intitulé *Suse sous les Séleucides et les Parthes*, qui montrait tout le parti que l'on pouvait tirer de la numismatique pour reconstituer une histoire en lambeaux. L'ouvrage, de dimensions elles aussi exceptionnelles, était dédié à ses maîtres Louis Robert et Henri Seyrig, Dieux tutélaires également, puisque c'est en bonne partie grâce à eux que Georges Le Rider, aussitôt rentré de Beyrouth (1958), put entrer au Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale, département dont il prendra dès 1961 la direction au titre de conservateur en chef. D'autres ont dit et diront combien son passage dans cette maison – où la tradition pesait d'un poids considérable depuis le temps de la monarchie – fut bénéfique pour une ouverture plus large du Cabinet aux chercheurs et aussi pour l'accroissement des médailliers. Collaborant étroitement avec Seyrig – resté au Liban, puis domicilié en Suisse dans les dernières années de sa vie –, notre collègue fut l'intermédiaire pour les dons réguliers et le legs final de ce savant collectionneur à la Bibliothèque nationale, sans parler des autres collections dont il réussit à obtenir le dépôt dans ce fonds public. Le lien nécessaire entre les tâches de conservation et l'activité de recherche et d'enseignement se renforça avec l'élection, en 1964, de Georges Le Rider à un poste de directeur cumulant à la IV<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études. Le jeune professeur s'attaqua d'emblée – et toujours avec la même ardeur – à un problème central de la numismatique grecque et hellénistique, le monnayage d'Alexandre le Grand. L'auteur du présent hommage peut témoigner de l'impression très vive que lui fit, au lendemain des événements de 1968, cette série de conférences où dominait le souci d'une démarche rigoureuse, avec les perspectives qu'elle ouvrait pour une appréciation plus exacte des moyens et des objectifs du jeune roi macédonien dans sa conquête de l'Orient.

Beaucoup plus tard, en 2003 seulement, Georges Le Rider réussit à produire la difficile synthèse d'un demi-siècle de réflexions là-dessus, en publiant aux PUF un *Alexandre le Grand. Monnaies, finances et politique*.

Mais, entretemps, une autre publication monumentale, sous la forme d'un corpus exhaustif, devait asseoir définitivement sa réputation dans le cercle des numismates de stricte obédience : *Le Monnayage d'argent et d'or de Philippe II de Macédoine* (1977). Un corpus, qu'est-ce à dire ? Assurément pas un simple catalogue destiné aux collectionneurs de belles pièces sur le marché des antiquités, mais un recueil fournissant le classement, puis la datation de cette production, c'est-à-dire la mise en série – fondée sur le principe des liaisons de coins – des diverses émissions frappées en chacun des ateliers de l'État émetteur. Cette méthode, Georges Le Rider ne l'avait certes pas inventée, mais il sut la perfectionner pour en étendre l'application à des monnayages dont la masse et la complexité avaient découragé ses devanciers immédiats.

Dans cet ouvrage de référence, notre collègue s'employa aussi à exploiter de manière systématique ce que l'on appelle, faute de mieux, les « trésors monétaires », dont l'intérêt ne se mesure pas à la valeur intrinsèque ou marchande des pièces ainsi réunies, mais tient au fait que chacun de ces assemblages (fortuits ou souvent délibérés) est le reflet d'une situation monétaire inscrite dans le cours même de l'Histoire. En 1980, Georges Le Rider eut la chance de pouvoir publier, en collaboration avec l'inventeur (Alain Davesne), un trésor d'une ampleur extraordinaire, qui provenait de fouilles menées par une équipe franco-turque à Meydancikkale près de Gülnar en Cilicie Trachée, en face de l'île de Chypre. Ce fut la matière d'un livre, en deux volumes, édité par le CNRS (1989). Les deux auteurs firent voir tout ce que cette thésaurisation de quelque 5000 pièces d'argent permettait de comprendre de la circulation monétaire à un moment clé de l'histoire hellénistique, quand s'affrontaient dans cette zone frontière deux systèmes pondéraux, l'étalon attique adopté par Alexandre et la plupart de ses successeurs en Europe et en Asie, et un étalon plus léger instauré vers 300 avant J.-C. par le premier des Ptolémées, qui, grâce à la position stratégique de l'Égypte, put tirer d'énormes bénéfices de ce monopole d'État qu'était la frappe de la monnaie. On comprend qu'à partir de cette retentissante découverte, Georges Le Rider ait été amené à s'intéresser, de plus près encore, aux mécanismes de la production monétaire et de l'économie publique en Méditerranée orientale avant la conquête romaine, comme en témoigne une très belle étude sur « Le système monétaire des Séleucides et des Lagides », parue dès 1986 dans *le Journal des Savants*, périodique publié par cette Académie des inscriptions et belles-lettres où il fut élu trois ans plus tard, y recevant son épée des mains de notre inoubliable collègue Jacqueline de Romilly.

C'est à ce stade de sa notoriété scientifique qu'il entra au Collège de France, après avoir déjà accompli par ailleurs une très brillante carrière au service de la République, car il convient de rappeler, ne serait-ce que d'un mot, que – de 1975 à 1981 – il occupa le poste d'administrateur général de la Bibliothèque nationale de France (où ses responsabilités ne furent pas minces, même si le projet de déménagement sur un nouveau site n'avait pas encore pris la forme que l'on sait) et qu'il assumait, au sortir de cette charge, la direction de l'Institut français d'Istanbul, puis un enseignement professoral à l'université de Paris IV-Sorbonne dès 1984. Peut-être les plus anciens d'entre nous se souviennent-ils que l'Assemblée des professeurs du 28 juin 1992 ne fut pas des plus paisibles. Il s'agissait de créer une nouvelle chaire sur les crédits rendus disponibles par la vacance de la chaire d'*Histoire*

de la pensée hellénistique et romaine de Pierre Hadot. Or, au sein même du groupe des littéraires travaillant sur l'Antiquité, deux projets se trouvaient en confrontation directe, l'un visant à la création d'une chaire d'*Histoire économique et monétaire de l'Orient hellénistique* derrière laquelle, justement, se profilait la candidature de Georges Le Rider, l'autre projet ayant une tout autre orientation puisqu'il s'agissait là d'anthropologie historique et comparative du monde grec, au bénéfice d'un candidat jouissant lui aussi d'une grande réputation. Pour départager les deux propositions, il ne fallut pas moins de trois tours de scrutin. Et il se peut qu'en faveur de la chaire dévolue au spécialiste des monnaies grecques ait finalement pesé, chez les représentants des mathématiques et des sciences expérimentales, l'incontestable rigueur de la méthode numismatique.

Pourtant, le terme même de numismatique avait été d'emblée gommé, on l'aura noté, dans le libellé de la chaire. C'est que ce mot pouvait être ressenti comme un peu vieillot, s'appliquant à l'activité d'obscurs tâcherons voués à l'examen minutieux d'objets caducs par définition, ne permettant d'établir que de petits faits dénués d'importance. Sans renier le moins du monde sa formation et sa spécialité, Georges Le Rider sut d'emblée apporter la preuve – si besoin était encore – de sa véritable carrure d'historien. Car dans la très belle leçon inaugurale donnée au printemps 1994, il traça de main de maître une histoire générale du phénomène monétaire, des premiers balbutiements en divers royaumes orientaux à l'invention de la monnaie proprement dite, avec son prodigieux développement dans le monde gréco-romain et son essor bien au-delà des rives de la Méditerranée. S'il a brossé ce tableau sans faire état de ses recherches personnelles, sans rappeler non plus l'apport de ses devanciers les plus renommés ou même seulement de ses bons maîtres, ce n'était ni par coquetterie ni par ingratitude, mais dans la conviction qu'il lui fallait, désormais, aller à l'essentiel. De fait, les cinq années de son enseignement au Collège, de 1994 à 1998, ont marqué pour lui – comme c'est le cas sans doute pour nombre d'entre nous – un moment de grâce, pendant lequel il a pu non seulement exposer à un large public sa vision des grands monnayages royaux hellénistiques, mais encore élaborer plusieurs travaux de synthèse qui devaient paraître au sortir de cette période d'intense activité, d'abord, en 2001, un ouvrage sur *La Naissance de la monnaie*, puis deux ans plus tard son *Alexandre le Grand*, préfacé par l'historien Pierre Chaunu, ouvrage qui a été traduit en anglais en 2007 sous l'égide de l'American Philosophical Society de Philadelphie.

C'est que Georges Le Rider a bénéficié de la plus large audience internationale et tout particulièrement dans les pays anglo-saxons : ne se trouvait-il pas, du reste, à l'Institute for Advanced Study de Princeton lorsqu'il apprit que certains, au Collège, souhaitaient le voir se porter candidat ? En 1973 déjà, c'est lui qui avait prononcé, en tant que président de l'Association internationale de numismatique, le discours d'ouverture d'un congrès tenu à New York. En Grèce, où il comptait de nombreux amis, il collabora activement avec le Centre athénien de recherches sur l'Antiquité et il fut honoré de manière remarquable par la Société hellénique de numismatique, qui réédita – en trois gros volumes munis de précieux index – l'ensemble de ses articles scientifiques sous le titre *Études d'histoire monétaire et financière du monde grec* (1999). Simultanément, et pour marquer aussi le 70<sup>e</sup> anniversaire de Georges Le Rider, fut imprimé à Londres par la Maison Spink un luxueux ouvrage de *Mélanges*, auquel l'auteur de ces lignes est fier d'avoir pu apporter une contribution en tant qu'ancien élève du maître. D'autres pays encore tinrent à l'honorer : ce fut le cas de la Suisse, où notre collègue, très tôt également,

avait été salué comme un expert par les savants numismates régnant alors sur les marchés de Genève, Bâle et Zurich. Il reçut en 2000 le doctorat *honoris causa* de l'université de Lausanne, et fut associé, aussitôt après, à une étude menée dans le cadre des travaux de l'École suisse d'archéologie en Grèce. Mais c'est peut-être pour Neuchâtel – seconde (ou troisième !) patrie de son maître Henri Seyrig – qu'il conservait le plus vif attachement.

Comme on l'a laissé entendre, Georges Le Rider fut durement éprouvé dans ses dernières années par une infirmité de la vue. Frappé de cécité presque complète à partir de 2006, il dut se résigner à se séparer de sa magnifique bibliothèque personnelle et fut ainsi contraint de renoncer à ses recherches. Il put toutefois continuer, pendant quelques années encore, à faire progresser la connaissance des monnayages hellénistiques grâce au dévouement quasi filial de son successeur à l'École pratique des hautes études, l'excellent numismate et historien bruxellois François de Callataÿ, avec qui il publia un dernier ouvrage sous le titre *Les Séleucides et les Ptolémées. L'héritage d'Alexandre le Grand*, édité à Monaco en 2006. Cependant, si notre collègue a pu rester jusqu'à la fin en contact avec le monde des vivants, c'est également, bien entendu, aux siens qu'il le doit : à son épouse (qui ne lui aura survécu que pendant peu de mois), à son fils Jacques et à sa fille Béatrice, laquelle prit soin de l'accueillir dans une maison toute voisine de son propre domicile, assumant en particulier les tâches de la correspondance et donnant lecture, à l'occasion, de textes qu'il lui dictait (et c'est là, à Givors, qu'il devait décéder le 3 juillet 2014).

Comme il nous le rappelait lui-même lors d'un tout récent entretien<sup>2</sup>, c'est à Athènes en 1954 qu'est né le professeur Jacques Le Rider, l'éminent germaniste doublé d'un historien du milieu culturel et scientifique viennois au tournant des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, tandis que sa sœur, mentionnée il y a un instant, voyait le jour quatre ans plus tard à Beyrouth. La Grèce et le Liban, les monnaies des cités de l'Égée et celles de la Syrie hellénistique, Louis Robert et Henri Seyrig ! On voit ainsi que toute la vie – et pas seulement la carrière académique – de notre collègue et ami Georges Le Rider aura été marquée par son long séjour en ces deux pays emblématiques de la Méditerranée orientale.

Pr Denis KNOEFLER <sup>a</sup>

---

2. Nous l'en remercions, ici encore, bien vivement. Pour rédiger le présent texte (qui s'appuie avant tout sur des souvenirs et jugements personnels), nous avons tiré profit de trois substantielles notices parues dans *Archicube. Revue de l'Association des anciens élèves, élèves et amis de l'École normale supérieure*, 17 bis (numéro spécial), février 2015, p. 176-182, qui sont dues respectivement à M. Jacques Le Rider (pour l'ENS), à M<sup>me</sup> Frédérique Duyrat (pour le Cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale de France) et à M. François de Callataÿ (pour la IV<sup>e</sup> section de l'École pratique des hautes études). Le témoignage le plus instructif sur la période de formation de Georges Le Rider demeure l'allocution qu'il prononça lors de la cérémonie de remise de son épée d'académicien à la Sorbonne le 9 mars 1990 (ce document autobiographique figure aux p. 43-47 de la brochure publiée, la même année, par l'Imprimerie A. Bontemps à Limoges, maison ancienne à laquelle notre collègue était très attaché ; cette brochure reprend également le texte des hommages – tous précieux à un titre ou à un autre – des diverses personnalités ayant pris la parole à cette occasion).

a. Texte lu à l'Assemblée des professeurs de mars 2015 par le Pr John Scheid. Cet hommage a fait l'objet d'une première publication dans *La Lettre du Collège de France*, n° 40, août 2015 (<https://lettre-cdf.revues.org/2118>) [NdÉ].